



## COMPIÈGNE

Entre la cloche et la bouteille, dit un vieux dicton compiégnois. Cette alternative périlleuse n'existe plus pour les voyageurs modernes, puisque les deux *hostelleries* désignées par cet adage ont fusionné. C'est donc : *A la Cloche et à la Bouteille*, qu'un substantiel repas sert de prologue à la visite du château de Compiègne.

La vieille auberge, chantée par les poètes et rendue célèbre par un roman d'Alexandre Dumas, n'a guère conservé de ses origines que sa jolie galerie intérieure, qui lui donne un faux air de maison espagnole ; mais la salle à manger, où on vient échouer en sortant du train, ressemble à celles de partout : beaucoup de tables, beaucoup de fenêtres, de grandes glaces, vous voyez ça d'ici.

Nous nous sommes installés précisément sous une de ces hautes glaces faisant face à la porte, un poste de choix pour les curieuses et les coquettes ; et, en attendant le déjeuner, on ôte ses gants, on plie sa voilette, on regarde ses ongles, on donne de petites tapes amicales à ses frisures un peu révoltées par le voyage, et on coule des regards investigateurs tout autour de soi.

Il y a salle comble ; deux états-majors, des hussards, des dragons ; les grandes manœuvres commencent demain ; pour la jeunesse qui m'accompagne, elles commencent tout de suite : deux états-majors !

— Des œufs brouillés ou de l'andouillette ? demande le garçon.

— Hein, quoi ?... Regarde, Marie, la dernière table au fond, un peu plus à gauche.

— Madame préfère-t-elle des œufs ou de l'andouillette ?

— C'est l'aide-de-camp du général T. de P., j'ai dansé avec lui cet hiver ; est-ce que mon chapeau est droit ?

— Il est très distingué.

— Mon chapeau ?

— Non, l'aide-de-camp.

— Madame préfère-t-elle des œufs ou...

— Ça m'est égal. Oh ! voici un officier russe...

On me sert de l'andouillette que je déteste et je la néglige pour continuer mes observations.





Je tourne le dos à la porte, mais je vois tout ce qui se passe, même au fond du vestibule, dans la glace qui nous fait vis-à-vis. Voici ce que j'aperçois : un général de mauvaise humeur, traînant ses éperons; des gants douteux où la bride a laissé un sombre sillon, képi maussade, moustache hérissée, allant de l'ouest à l'est, emportée par une bourrasque; l'air rogué, la figure plissée dans tous les sens. Il s'avance, décidé à bourrer la première victime qui lui tombera sous les yeux; puis, tout à coup, s'arrête, il a aperçu notre *party* : trois ou quatre jeunes femmes, du linon bleu, des rubans mauves, des plumes blanches, des yeux noirs, des cheveux blonds; tout cela rit discrètement à l'andouillette, s'agite autant que le permet la présence des deux états-majors, et babille, sans rien dire. Halte! Le général a même reculé d'un pas, il a remis sa moustache d'aplomb, effacé ses rides, redressé son torse; il tire de sa poche une paire de gants immaculés, fait un échange rapide avec les autres, et un poing sur la hanche, l'œil mi-clos, il entre... Dieu! qu'il est bien, et que c'est gentil de prendre tant de peine pour nous!

Ce petit incident a achevé de nous mettre en gaieté, et c'est avec un peu de dissipation dans l'esprit que nous abandonnons « La Cloche et la Bouteille » pour nous rendre au château.

Mais à peine sur le seuil de l'hostellerie le rire s'efface de nos lèvres, et c'est le cœur ému par l'admiration et la pitié que nous considérons l'image qui se dresse devant nous, superbe d'enthousiasme religieux et guerrier. Jehanne d'Arc est là debout sur son socle de pierre et de bronze; d'une main, elle élève sa bannière; de l'autre, elle montre l'ennemi, et sa bouche, ouverte, semble pousser son cri de guerre. Le sculpteur a voulu, dans son œuvre, rappeler les fières paroles relevées au procès inique, dirigé par Pierre Cauchon.

On essayait de la convaincre de superstition à propos de son étendard :

— N'avez-vous pas dit, lui demandait son juge, que les panonceaux que les gens d'armes faisoient faire à la ressemblance du vostre portoient bonheur?

— Non, répondit Jehanne sans hésiter. Je disois aux gens du roy : « Entrez hardiment parmy les Anglois », et j'y entrois moi-mesme à leur teste.

Sur le socle, d'autres paroles de la bonne Lorraine nous rappellent son dévouement à Compiègne, dévouement funeste, qui devait lui coûter la vie, puisque ce fut là que les Anglais la firent prisonnière.

Elle n'avait, pour tenter de secourir la ville, que 500 hommes avec La Hire et Xaintrailles; on lui fit observer que c'était « pou gens pour passer parmy l'ost (armée) des Bourguignons et Anglois ».

— Par mon Martin! s'écria-t-elle, nous suymes assez, *je iray voir mes bons amis de Compiègne*.

Cette statue et les souvenirs qu'elle évoque, l'hôtel de ville qui lui fait face et qui est un des

plus jolis de notre France, mais dont la description nous entraînerait trop loin; les tours des vieilles églises qui dominent les façades des maisons modernes, les hautes murailles sur lesquelles s'appuient les jardins de la ville, l'Oise qui coule au milieu de ce mélange bizarre et pittoresque de vieux et de neuf, donnent à Compiègne un cachet tout spécial, plein d'intérêt et de charme. Il s'en dégage une impression de gaieté et de recueillement, et l'on se rappelle d'instinct la charmante description qu'un naïf d'autrefois a fait de la jolie ville :

« Au lieu où la rivière d'Oyse et la rivière d'Ene « se joignent ensemble, afin de venir d'une pareille « course perdre leur nom dans la Seine, surgit « une belle et gaillarde ville nommée Compiègne. « Cette ville a toute les commoditez qu'on lui « peut désirer, car, premièrement, l'air est bon, « l'aspect agréable et le séjour plaisant. Elle a une « belle et large forêt où se trouvent les plus beaux « arbres de France. Cette forêt lui rapporte un « trafic inexprimable, car de là on tire la plupart « des bois qui viennent en la ville de Paris, non « seulement pour le chauffage, mais aussi pour le « bâtiment des maisons qui s'y élèvent tous les « jours.

« Les rois prennent quelquefois plaisir à passer « le temps en cette ville pour l'agréable divertissement qu'ils ont à la chasse des environs et principalement en la susdite forêt, etc. »

Toute l'histoire de la fortune de Compiègne est contenue dans ces quelques lignes; sa proximité de Paris et les splendeurs de ses bois en sont le secret; mais, il nous faudra marcher à grands pas à travers les événements dont elle a été le théâtre, car si nous voulions tout dire, c'est l'histoire de France entière qu'il faudrait raconter, que dis-je, ce serait l'histoire du monde, car Compiègne s'enorgueillit de ses origines troyennes; mon Dieu, oui, rien que cela!

Sans parler des fils de Priam, on peut dire que tous les rois de France ont passé par Compiègne. Les rois fainéants y résidèrent; de leur ferme de Montmacq, ils s'y rendaient dans ces fameuses charettes attelées de bœufs qui ont si fort impressionné notre enfance studieuse et fait rimer bien des poètes.

Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent, Promenaient dans Paris le monarque indolent.

Dans Paris, passe encore, mais en Picardie. Il faut avouer que nos aïeux étaient moins délicats que nous, car, en vérité, toutes ces chaussées gallo-romaines, qui se disputent le titre de *chaussées de Brunehaut*, sont des casse-cou où la meilleure voiture suspendue est secouée comme un panier à salade; qu'était-ce alors qu'on traversait, sans ressorts, sans tampons, sans pneus, des plaines remplies de fondrières marécageuses, des collines où la roche se montre à fleur de peau.



Mais les grands bœufs s'en allaient si lentement, pensifs, le regard perdu à l'horizon, que le roi indolent, couché sur des peaux d'ours, défendu des ardeurs du jour par des draperies jetées sur des cercles, ne sentait peut-être pas plus les cahots de sa charette que, grâce au maire du palais, il ne souffrait de ceux de la politique.

Charles le Chauve aimait tout particulièrement Compiègne, il rêvait d'en faire son Aix-la-Chapelle, la capitale d'un vaste empire; il reconstruisit le château royal et fonda l'abbaye de Notre-Dame, célèbre, plus tard, sous le vocable de Saint-Corneille. Dans cette abbaye, il s'était réservé des appartements privés et une grande salle appelée *curia regis*, où il recevait les ambassadeurs, rendait la justice, et tenait les assemblées d'importance. Il existe une charte authentique qui se termine ainsi : « Fait à Compiègne, dans notre monastère royal. » Que cela est loin de nos usages !

Charles VI aimait aussi beaucoup Compiègne et, quand Isabeau y demeurait, il y avait « grands festes et esbattemens, tant en boires, mangiers comme en danses, joustes et autres joyeusetés ».

Louis XI ne pouvait manquer de faire construire une chapelle à quelqu'une des vierges qu'il honorait de sa confiance et sur lesquelles il se déchargeait volontiers du poids de ses crimes. Il fit remettre à Jean Morlière un sac de cuir contenant trois cents livres pour faire construire la chapelle de *Notre-Dame de la Salvacion, des Bonnes Nouvelles ou du Bon Confort*. Cette chapelle fut érigée en reconnaissance des défaites du duc de Bretagne en Normandie, mais les mauvaises langues prétendent que c'est la mort de Charles le Téméraire que la chapelle de la Salvacion était destinée à rappeler.

Henri IV aussi eut une grande prédilection pour Compiègne, et il le disait à ses habitants d'une façon toute charmante : « Je reçois vos présents, mais j'aime mieux vos cœurs. »

Le château de Compiègne servit de prison à la reine-mère, Marie de Médicis; mais la prison avait des portes si largement entrebâillées que la reine s'échappa, à la grande joie du cardinal-geôlier qui ne demandait que de voir son ennemie s'éloigner de la France. Elle se réfugia en Flandre où elle mourut misérablement.

Sous Louis XIII, les événements, petits et grands, mais tous pleins d'intérêts à cause des personnages qui en sont les héros, s'accumulent à Compiègne. Le roi y demeurait volontiers parce que l'air y était fort bon : « Oui, disait-il, je me plais fort ici et je m'y porte bien. » Il y reçut l'ambassade d'Angleterre qui venait négocier le mariage de Marie-Henriette de France avec le prince de Galles qui devint quelques jours après Charles I<sup>er</sup>. Cette ambassade avait pour chef le célèbre Buckingham, et ce fut pendant ces pourparlers qu'il osa déclarer son amour à la reine.

C'est à Compiègne qu'a été fait le vœu de Louis XIII à la Sainte Vierge, en reconnaissance de la venue d'un dauphin si ardemment désiré. Ce vœu fut fait d'après le conseil du Père Joseph, l'*Éminence grise*, dont le roi disait : « Je ne sais personne au monde qui soit capable de faire la barbe à ce capucin, quoiqu'il y ait bonne prise. »

Mlle de Montpensier, toujours en quête d'un mari couronné, y fit la coquette avec le futur Charles II. Mais celui-ci, très préoccupé à cette époque du sort même de sa couronne, resta insensible à ses avances « et fut un grand quart d'heure sans lui dire un seul mot » pendant un tête-à-tête qu'elle s'était ménagé avec lui. La princesse voulut bien croire, raconte-t-elle elle-même, que ce silence « était plutôt de respect que de manque de passion » et il n'en fut rien de plus.

Un jour, Mazarin, traversant la terrasse avec une suite nombreuse, passa devant Louis XIV encore enfant, qui, offusqué à bon droit de cet étalage, s'écria assez haut pour être entendu de la reine : « Voilà le Grand Turc qui passe. »

Christine de Suède fut reçue à Compiègne.

Louis XIV avait alors seize ans, et Mazarin le conduisit, ainsi que Monsieur, au devant de la reine jusqu'à Compiègne. Le ministre avait eu soin de leur faire enlever leurs ordres pour intriguer Sa Majesté suédoise, et les présenta ainsi : « Voilà deux gentilshommes des plus qualifiés de France que je vous présente. »

La reine, qui était extravagante, mais point sottée, et qui d'ailleurs venait de voir à son passage au Louvre les portraits des deux princes, répondit en souriant : « Je le crois ainsi, et ils paraissent nés pour porter des couronnes. »

Louis XIV et son frère regagnèrent Compiègne ce soir-là, et ce fut le lendemain seulement que se fit la réception officielle au château de Fayel, chez le maréchal de la Motte-Hondancourt.

Mme de Motteville a fait un portrait bien amusant de Christine, à côté de qui elle se trouvait pendant la collation qui suivit cette réception; en retrancher quelque chose serait la gêner assurément; la voici dans toute la saveur de sa naïve indignation et de sa gêne évidente pour critiquer une personne royale :

« J'étais une de celles qui se trouvait le plus près de sa royale personne, et quoique les descriptions si particulières que l'on avait faites l'eussent figurée dans mon imagination, j'avoue néanmoins que sa vue me surprit. Les cheveux de sa perruque étaient ce jour-là défrisés; le vent, en descendant de carrosse, les enleva, et comme le peu de soin qu'elle avait de son teint lui faisait perdre la blancheur, elle me parut d'abord comme une Égyptienne dévergondée qui, par hasard, ne serait pas trop brune. En regardant cette princesse, tout ce qui, dans cet instant, me remplissait les yeux me parut extraordinairement étrange, et plus capable d'effrayer



« que de plaire. Son habit était composé d'un  
 « petit corps qui avait à moitié la figure d'un  
 « pourpoint d'homme et l'autre moitié celle d'une  
 « hongrelaine de femme, mais qui était si mal  
 « ajustée sur son corps qu'une de ses épaules  
 « sortait tout d'un côté, qui était celle qu'elle  
 « avait plus grosse que l'autre. Sa chemise était  
 « faite à la mode des hommes; elle avait un collet  
 « qui était attaché sous la gorge et lui laissait le  
 « dos à découvert. Cette même chemise sortait  
 « par en bas de son demi-pourpoint, comme celle  
 « des hommes, et elle faisait sortir, au bout de ses  
 « bras et sur ses mains, la même quantité de toile  
 « que les hommes en laissaient voir alors au dé-  
 « faut de leurs pourpoints et de leurs manches.  
 « Sa jupe, qui était grise chamarrée de petits pas-  
 « sements d'or et d'argent, de même que sa hon-  
 « greline, était courte, et au lieu que nos robes  
 « sont traînantes, la sienne lui faisait voir les  
 « pieds découverts. Sa chaussure était tout à fait  
 « semblable à celle des hommes, et n'était pas sans  
 « grâce. Elle avait sur la ceinture de sa jupe des  
 « rubans noirs noués en manière de *petite oie*. »  
 Petite oie, qu'est-ce à dire, et que voilà une plai-  
 sante mode!

Je ne voudrais pas me mettre mal avec Mme de Motteville, mais, cependant, je ne peux m'empêcher de trouver ses jugements empreints d'une partialité amusante. Évidemment, cette Parisienne méprise la hongrelaine suédoise, le collet « retenu d'une seule épingle », le teint dépouillé de blanc et de rouge, la perruque sans marteau, parce que cela ne se faisait pas autour d'elle; la spirituelle comtesse a manqué, dans cette circonstance, de largeur de vues et d'indulgence féminine; du reste, Christine n'en avait cure, et cela ne l'empêcha pas de manger beaucoup à cette collation, et de dire tout ce qui lui passait par la tête, sans se gêner de rien. Et il passait beaucoup de choses dans la tête de la reine.

Les Pères Jésuites, entre autres, eurent à se plaindre de ses coups de langue; ils firent jouer par leurs élèves une pièce d'un des leurs, et invitèrent la reine à y assister. Celle-ci, qui était en ce moment assez mal avec l'Ordre, se rendit à l'invitation, mais affecta de se moquer de tout.

Le lendemain, le P. Anat, confesseur du roi, lui parla de ce différend, ou de ce mal entendu, qui venait de ce que leur général n'était pas allé la saluer à Rome, et il s'en excusa de son mieux. Christine, trouvant la réparation suffisante, assura le bon Père qu'elle n'était nullement fâchée contre les Jésuites. « Je n'aurais garde, dit-elle, de les avoir pour ennemis, sachant leur force. J'aimerais mieux la guerre avec un prince souverain. Seulement, ajouta-t-elle avec une cruelle ironie,

en fait de confession et de tragédie, je ne les choisirai jamais. » Le fait est qu'il y a dans la vie de cette reine des pages qu'un bon Jésuite aurait eu de la peine à absoudre.

Nous voici bien loin des fermes mérovingiennes, du *pourpris* (1) de Charlemagne, du *logis du roy* (2), de saint Louis. Les élégances des siècles suivants avaient peu à peu transformé la tranquille demeure, et cependant Louis XIV ne la trouvait guère digne de lui, et il en dit un jour plaisamment son opinion : « A Versailles, je suis logé en roi; à Fontainebleau, en gentilhomme; à Compiègne, en paysan. »

Il y a paysan et paysan, et certainement Louis le Grand avait des données particulières sur la simplicité de la vie champêtre, si nous en croyons certains récits de ses chevauchées à travers la forêt avec une suite de 100 carrosses et de 500 cavaliers. Il n'y avait, certes, pas que des seigneurs dans ce cortège royal, les jeunes et belles dames de la cour y rivalisaient de grâces, et Compiègne vit bien des sourires et bien des pleurs amenés par les soudaines fortunes et les chutes éclatantes. Les chevauchées jouent un grand rôle dans la vie des cours. C'est pendant une chasse demeurée célèbre par cet incident que Mlle de Fontange, décoiffée par la vitesse de la course, prit un de ses rubans pour rattacher ses cheveux tant bien que mal. Elle était jolie, jeune, la confusion de se voir, devant toute la réunion, dans ce désordre la rendait plus charmante encore; ce petit serre-tête de ruban lui donnait un attrait nouveau, et le roi ne se gêna pas pour le dire. Le lendemain, tous les laiderons de la cour se présentèrent coiffés à la *Fontange*.

La douce et malheureuse La Valière, avec ses yeux de violette et son cœur meurtri, pleura sa disgrâce à Compiègne, où elle lui fut révélée.

Mais le roi n'oubliait sa grandeur ni dans le repos ni dans les chevauchées aimables, et Compiègne fut témoin d'une des plus éclatantes manifestations de la force et de la richesse de ce règne qui, hélas! devait les épuiser l'une et l'autre, et préparer de si funestes représailles. Je veux parler du camp de Condun, village dépendant de Compiègne, qui a donné son nom à cette réunion extraordinaire par le nombre et la magnificence.

C. DE LAMIRAUDIE.

(La suite au prochain numéro.)

(1) Pourpris, Enclos, ou Culture de Charlemagne, domaine où le grand Empereur fit des constructions destinées à agrandir sa demeure royale.

(2) Bâtiments que saint Louis s'était réservés au couvent des Jacobins pour ses séjours à Compiègne.







### Les partis pris

Il semble qu'ils doivent être plutôt particuliers aux personnes âgées, qui ont des habitudes d'esprit, des goûts enracinés, et qui, en tout cas, peuvent baser leurs préférences et leurs idées sur des raisons plus ou moins respectables.

Mais avez-vous remarqué qu'aujourd'hui les jeunes ont leurs partis pris, non pas fondés sur des souvenirs, sur des expériences, sur des raisonnements, mais nés du caprice ou d'une impression fugitive, et soutenus avec un entêtement que rien n'entame et qui ne veut pas céder ?

Si ces opinions obstinées se bornaient à soutenir des préférences plus ou moins explicables, on n'aurait pas grand-chose à y reprendre.

Mais le propre de la jeunesse, c'est l'exclusivisme. En dehors de ce qu'elle aime, il n'y a rien d'aimable, et ce qu'elle hait, elle n'admet pas qu'on le supporte.

Or, c'est là un travers qui, insupportable chez les gens de tout âge, prend un caractère ridicule chez les jeunes.

Il faut bien que ceux-ci se persuadent qu'ils manquent d'expérience, et que les vues d'ensemble leur font défaut.

Ils sont comme des voyageurs qui, seulement parvenus à mi-côte, prétendent juger de l'ensemble d'un pays. Ils ne connaissent pas le monde ni le cœur humain autrement qu'en eux-mêmes ; ils sont absolus, et ne comprennent pas que ce qu'ils détestent peut charmer, que ce qu'ils aiment peut déplaire. Puis, il y a encore chez eux cet infantilisme des petits qui veulent se grandir ; ils s'imaginent qu'en émettant des avis sans réplique, en exprimant des goûts impitoyables, ils sont considérés comme sages, ingénieux, sérieux, que sais-je ?

C'est ainsi qu'on voit de nos jours des jeunes filles qui déclarent bailler sur tel auteur qu'elles n'ont jamais lu, qui qualifient de *rengaine* la mu-

sique qu'aimaient leurs mères, bien qu'elles ne l'aient jamais entendue dans des conditions *équivalentes*, qui rayent d'un trait telle ou telle école de peinture sur un ou deux échantillons imparfaits qu'elles connaissent, et qui émettent des opinions tout d'une pièce, sur telle ou telle habitude, sur tel salon, tel mariage, telle profession, etc, etc, sans jamais admettre d'exception aux règles brutalement posées, ni de convenances particulières de caractères ou de situations.

Ces jeunes filles-là ont le tort et le malheur de se faire des ennemies ou des critiques parmi les gens plus rassis, plus sages, qui ont, eux aussi, des idées toutes faites, et parmi ces idées, l'opinion très arrêtée que la jeunesse doit être modeste, souple d'esprit, et défiante d'elle-même. Elles sont en outre destinées à de pénibles surprises, lorsqu'elles verront, d'ici à quelques années, leurs préférences battues en brèche, leurs partis pris moqués, raillés, leurs idées les plus chères reléguées parmi les vieilles lunes. Elles comprendront alors qu'avec un peu de flexibilité, de condescendance, on peut garder ses préférences, sans nier le bien-fondé de celles des autres ; mais il sera trop tard, et leur esprit, encroûté dans l'entêtement, deviendra acerbé et se rétrécira dans ses idées, continuant à ne pas reconnaître les droits d'autrui.

Évitez ce défaut. Dès maintenant, admettez les goûts que vous ne partagez pas, les idées qui diffèrent des vôtres en musique, en peinture, en amusement même. Ce qui n'est pas mal en soi doit être toléré, et vous apprendrez qu'à des caractères essentiellement différents des vôtres, ce que vous n'aimez pas peut plaire et convenir.

N'émettez pas vos opinions d'une manière tranchante. Vous n'avez ni l'âge, ni l'autorité nécessaire pour imposer vos préférences, et, lors même qu'elles seraient justes, la manière de les exprimer pourrait blesser ceux qui vous écoutent.

Vous ne progresserez, vous ne vous perfectionnerez qu'à la condition d'avoir l'esprit large, ouvert à tout ce qui est légitime, à tout ce qui est beau. Le beau revêt plus d'une forme ; que votre intelligence sache s'y adapter.

Et quand l'expérience vous viendra, vous sentirez la justesse du conseil que je vous donne aujourd'hui d'éviter les partis pris, l'étroite obstination qui les défend et les soutient, et la manière tranchante, autoritaire, péremptoire, de les exprimer.

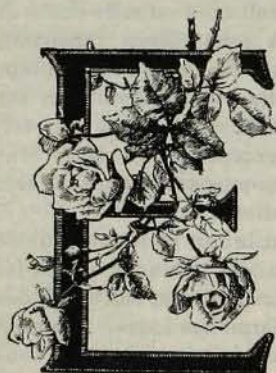
M. MARYAN.





## PIERRE DE TOUCHE

SUITE



LLE resta songeuse.

— J'aurai très grand'peur, Lucie, dit-elle, se tournant vers M<sup>me</sup> de Laubly.

— Il t'aimera à première vue, répondit la jeune femme avec une tendre admiration.

— Et voici le chèque annoncé, dit Jean, ôtant un papier de l'enveloppe. Cinq cents francs... Il y a aussi un *post-scriptum*.

Le *post-scriptum* disait :

« Je voudrais que vous fussiez ici le 1<sup>er</sup> septembre. Il y a du monde chez moi. Si cela vous plaît, employez le surplus de l'argent du voyage à arranger vos toilettes; je sais que les jeunes filles y attachent de l'importance, et je tiens à ce que ma petite-nièce paraisse ici d'une manière convenable. »

— Cela, jamais ! s'écria Marcia d'un ton déterminé. Si je trouve juste d'accepter le montant d'un voyage que j'entreprends sur sa seule demande, je lui montrerai que, grâce à toi, Lucie, je puis tenir partout la place d'une jeune fille simplement, mais convenablement habillée.

— Cependant... commença Lucie.

— Non, non, pour cela, je suis très décidée... Je lui rendrai le surplus du chèque... N'est-ce pas, oncle Jean, que j'ai raison ?

— Oui, dit-il en riant, et je ne doute pas que ton habileté, jointe à celle de Lucie, ne remette en honneur la *sainte mousseline*, dont tu vas être l'apôtre dans ce beau château.

Le lendemain, après avoir fait bien des brouillons, pesé et discuté en famille chaque phrase, et même chaque mot, Marcia envoya à M. Belde la lettre suivante :

« Puisque vous désirez me voir, je me rendrai à votre invitation le 1<sup>er</sup> septembre. Mon oncle de Laubly m'a beaucoup engagée à l'accepter, quoique je me sente un peu intimidée à l'idée de trouver tant de monde chez vous. J'espère que votre nièce voudra bien aider un peu à mon inexpérience.

« Je suis fâchée d'apprendre que votre santé est

« mauvaise. Cela a contribué à me décider, avec l'assurance que m'a donnée mon oncle que ma pauvre chère maman a parlé de vous avec affection jusqu'à son dernier moment, et qu'elle aurait été heureuse de voir sa fille sous votre toit.

« Votre envoi est beaucoup trop généreux. Jamais je n'avais eu à ma disposition une somme aussi considérable. Mais je me permets de vous remettre ce qui se trouve en plus de la dépense du voyage, car ma chère tante s'occupe de ma toilette avec sollicitude, et, bien que je sois simplement habillée, j'espère que je ne vous ferai pas honte.

« En souvenir de ma chère maman, j'aime à penser que, lorsque je vous aurai vu, je pourrai me dire très sincèrement votre nièce affectonnée. »

Naturellement, Jean et Lucie se récrièrent sur certains termes de cette lettre. Mais Marcia assura que sa dignité était engagée à n'en pas retrancher un mot, et à n'y ajouter aucune protestation mensongère, de sorte que sa missive fut expédiée telle quelle.

Le lendemain, Luc écrivit à Jean. Mais celui-ci, de concert avec Lucie, jugea à propos de ne pas lire à Marcia un certain passage concernant sa visite à son grand-oncle. Ce passage disait :

« J'ai trouvé M. Belde plus faible qu'à ma dernière visite. Mon père, qui a gardé vis-à-vis de lui toute sa liberté d'allures, lui a parlé de votre charmante nièce, et lui a dit quel souvenir délicieux j'ai gardé de l'hospitalité du Chêne-Vert. Suggérer une réconciliation eût été fortifier encore chez ce vieillard opiniâtre l'inflexibilité dont il a fait preuve jusqu'à présent; mais mon père l'a intéressé par quelques détails très sobres, et, à ma grande surprise, M. Belde m'a demandé à brûle-pourpoint si M<sup>lle</sup> de Laubly est brune ou blonde. Le portrait, d'ailleurs très court, que j'ai fait d'elle a paru lui plaire, car il a murmuré : « Alors, elle ressemble à sa mère », — puis est tombé dans un silence qui m'a paru plein de regrets. »

Ainsi, c'était Luc qui avait éveillé sinon l'intérêt, du moins la curiosité de M. Belde ! Jean jugea qu'il valait mieux, pour Marcia, laisser au vieillard le mérite d'une initiative qu'elle jugeait née de ses



remords, et qui calmait l'involontaire antipathie qu'elle ressentait à son sujet.

Les jours qui suivirent furent remplis, au point de vue matériel, de préparatifs de toilette, et au point de vue moral, d'appréhensions et de suppositions mêlées d'une certaine curiosité, et de l'impression mal définie, mais non sans charme, que cause à la jeunesse tout ce qui est nouveau et imprévu.

La date fixée arriva enfin, et Marcia, ayant trouvé l'occasion de voyager avec une vieille dame du voisinage, arriva vers trois heures de l'après-midi à la station voisine du château des Étangs.

Elle ne manquait pas de bravoure, mais son courage était plus apparent que réel quand elle dit adieu à sa compagne et descendit dans la petite gare, cherchant des yeux qui était venu à sa rencontre.

Un valet de pied en livrée marron s'avança immédiatement au-devant d'elle :

— Mademoiselle de Laubly, n'est-ce pas ? La voiture est aux ordres de Mademoiselle...

Il y avait à la porte extérieure un panier léger et élégant, attelé d'un cheval noir, et le domestique l'invita à y monter.

— Si Mademoiselle veut me remettre son billet de bagages ?... Les malles seront dans une heure au château...

Le cocher rendit les rênes au cheval plein de feu, et le panier fut enlevé comme une plume sur la route blanche et poudreuse.

C'était aussi une belle et opulente campagne, parsemée de domaines et à demi couverte de forêts. Sur une colline aux contours arrondis s'étendait une masse superbe de bois dont le feuillage se nuancait des teintes les plus variées. A mi-côte, il y avait un château du siècle dernier, avec des toits en terrasse et de longues ailes, visant à quelque lointaine imitation du Versailles, et entouré de pièces de gazon, de parterres, d'arbres taillés en cônes, le tout s'étendant jusqu'à la vallée, que remplissait un superbe étang aux tons d'ardoise.

Marcia devina que c'était là qu'elle allait, avant même que le panier eût pris une route de traverse qui menait au domaine.

C'était vraiment grand, d'une beauté un peu surannée, mais réelle. D'ailleurs, les bois qui couronnaient la colline, les recoins charmants et ombreux que baignait l'étang, et les prairies qui s'étendaient sur ses bords, offraient des aspects de vraie nature qui contrastaient suffisamment avec la solennité apprêtée des jardins et des parterres.

Marcia trouva le trajet trop court. Elle eût volontiers prolongé cette promenade dans une campagne charmante, et surtout retardé le moment terrible de paraître seule devant son parent redouté, sans parler d'une nombreuse société parisienne. Un regret amer d'être venue s'emparer d'elle, avec un désir fou de se retrouver dans les

chambres au plafond bas du Chêne-Vert, sous la protection affectueuse de l'oncle Jean et de Lucie. La grandeur et la beauté de cette demeure, dont elle se rapprochait trop rapidement à son gré, plaisait à ses instincts et à son goût, mais avivait l'impression d'isolement qui s'emparait d'elle.

Mais la voici arrivée. Une grille monumentale s'est ouverte, le panier parcourt les allées droites et sablées d'un jardin à l'ancienne mode, puis tourne autour du château aux longues ailes et s'arrête devant un large perron dont les degrés sont bordés de bégonias éclatants. Sur la terrasse, qui entoure le château et domine la vallée et l'étang, des sièges sont éparpillés, et quelques hôtes la regardent curieusement.

Elle fait appel à tout son courage pour garder une attitude tranquille, et monte rapidement les marches du perron, afin d'échapper à l'examen dont elle se sent l'objet...

La voici en sûreté pour un instant dans le majestueux vestibule dallé de marbre noir et blanc, orné de panoplies et d'énormes caisses d'orangers. Devant elle, entre deux portes élevées, s'ouvre un escalier de pierre à demi-recouvert d'un épais tapis rouge, et se divisant au premier palier en deux rampes. Au milieu du vestibule, il y a une grande table en mosaïque, très ancienne, représentant une curieuse carte de géographie et, dans les angles, de hauts fauteuils sculptés, garnis de cuir gaufré. De larges fenêtres à petits carreaux, encadrées de courtines de velours rouge, répandent une vive lumière. Près de la porte, à l'intérieur, se tient un domestique sans livrée, grand, maigre, avec de corrects favoris grisonnants. Il s'incline respectueusement :

— Si Mademoiselle veut me suivre, j'aurai l'honneur de la conduire à sa chambre. La femme de charge l'y attend.

Il précède Marcia dans l'escalier, lui fait prendre, à droite, un corridor très large, ayant d'un côté des portes closes, de l'autre, une rangée de fenêtres donnant sur le parterre; puis, ce corridor fait un angle, Marcia avance encore de quelques pas et, sur un geste de son conducteur, s'arrête devant une porte entr'ouverte.

— Voilà la chambre de Mademoiselle.

Il s'incline et disparaît sans bruit. Marcia est seule dans une chambre au plafond élevé, mais aux proportions étroites. Il y a des lambris peints en gris clair, avec des peintures au-dessus des portes, représentant des bergères précieuses, poudrées et portant des robes à paniers, des amours joufflus, des attributs de pêche et de musique. Un mobilier laqué et des tentures en cretonne fond clair ornent la chambre; il y a deux petites bergères, deux tabourets à croisillons, une table à écrire, une commode et un lit gentiment drapé. Sur la commode, deux statuettes de porcelaine de Saxe et, sur la cheminée, deux flambeaux en cuivre avec une pendule ancienne en albâtre.



Marcia se trouve satisfaite. Comme elle achève son inspection, la porte du cabinet de toilette voisin s'ouvre. Elle aperçoit, au milieu d'un ensemble de coutil rose, de bambou et d'ustensiles de cristal, une femme âgée, grosse et fraîche sous ses bandeaux blancs bien lissés, portant une robe de mérinos brun, un tablier de soie noire et un bonnet de dentelle noire avec des rubans verts.

— Mademoiselle Marcia !...

Ce bon visage, souriant d'ordinaire, se couvre de larmes.

— Pardonnez-moi, Mademoiselle, mais votre mère était ma jeune maîtresse... Je l'ai vue toute petite, et le plus grand chagrin de ma vie a été son départ d'ici...

Elle regarda instinctivement autour d'elle et ajouta, baissant la voix :

— J'aimais bien aussi votre père... Il était si gai, si bon et il aimait tant M<sup>lle</sup> Henriette... votre mère, veux-je dire...

Le cœur de Marcia s'épanouit. Elle n'a devant elle qu'une servante, mais cette servante a un cœur fidèle et n'a pas partagé la haine de son maître pour ceux qu'il a bannis... Avec la spontanéité et la grâce qui la distinguent, elle saisit les mains de la vieille femme.

— Comme je suis contente que quelqu'un les aime ici ! J'avais si grand'peur ! Il me semble que maintenant je ne serai pas toute seule... Et vous êtes auprès de mon oncle depuis longtemps ?

— Depuis la perte de sa femme qui, vous le savez, mourut avec son petit enfant... Monsieur fut sombre, silencieux, découragé jusqu'au moment où votre mère, la fille de son unique sœur, lui fut apportée toute petite... Je serais partie avec elle, si ma pauvre maîtresse ne m'avait fait promettre de rester près de Monsieur jusqu'à la fin... Oh ! mon enfant ! s'écria-t-elle d'un air attendri, riant et pleurant à la fois, quel bonheur de vous voir ici ! Ah ! si Monsieur pouvait vous prendre en affection et vous laisser son argent, comme ce serait heureux !... Et juste aussi, car vous êtes sa plus proche, sa seule proche parente.

Marcia se redressa avec un petit mouvement de fierté.

— Je ne suis pas venue pour cela, dit-elle. Si je pouvais penser que mon oncle le soupçonnât, je repartirais avant de le voir... Je lui en veux toujours un peu d'avoir été si dur pour mes pauvres parents... Je ne suis venue que parce qu'il me l'a demandé et qu'il a, après tout, tenu lieu de père à ma chère maman à une époque de sa vie...

La femme de charge joignit les mains avec admiration.

— Là ! dit-elle, elle ressemble à sa mère, qui, si douce qu'elle fût, devenait comme une lionne pour défendre ceux qu'elle aimait ! Je suis sûre, quand tous les autres tremblent devant Monsieur, que vous n'aurez pas peur de lui !

Marcia eut un petit frisson.

— Si, j'ai grand'peur... Mais, ajouta-t-elle se couvant la tête, je ne le lui montrerai pas !

La vieille femme se mit à rire.

— C'est bien, mademoiselle ! Et, après tout, Monsieur aimera mieux cela, peut-être... Si tous ceux qui le flattent et qui n'osent pas dire ce qu'ils pensent devant lui savaient combien il les méprise !... Voulez-vous prendre quelque chose, un peu de thé ?

— Oui, je vous remercie beaucoup, cela me donnera des forces pour affronter ce terrible parent... Car je vais le voir, je pense ?

— Il a dit de ne pas le déranger avant l'heure du dîner ; vous le verrez alors... et, croyez-moi, soyez brave, cela lui plaira.

Un coup léger fut frappé à la porte, et Marcia, toute pâle sans savoir pourquoi, dit : « Entrez ! » d'un ton qu'elle s'efforçait de garder très calme.

C'était une apparition à la fois imposante et charmante, — une jeune fille qu'on eût plutôt prise pour une jeune femme, à la taille élevée, à l'opulente chevelure brune tranchant sur un visage pâle. Elle avait des yeux très noirs, qui pouvaient avoir un reflet velouté ou lancer des éclairs, et une bouche dédaigneuse qui devenait douce quand elle souriait.

La nouvelle venue était admirablement habillée. Une étoffe de soie à reflets changeants moulait sa taille plutôt belle et majestueuse que souple, et elle portait plusieurs bagues, qui étincelaient sur ses mains très blanches, un peu grandes, mais bien faites.

— Je me présente moi-même... Mon oncle a dû vous parler de moi... Je suis Juliane Vaubley, et je demeure ici... Avez-vous tout ce qu'il vous faut ?

— Merci... Cette chambre est charmante, et l'on va m'apporter du thé...

Marcia ne put ajouter un mot. Elle se sentait l'objet d'une de ces inspections polies, mais complètes, qui embrassent tous les détails d'un visage et d'une toilette. Puis, elle était très sensible à la première impression, et la vue de Juliane l'avait comme glacée. Cependant, les regards de la jeune fille semblaient bienveillants, et elle parlait d'une voix douce et empressée.

— Si M<sup>lle</sup> de Laubly désire du thé, il faudrait se hâter de lui en envoyer, reprit Juliane, s'adressant à la femme de charge.

Marcia fut frappée du changement soudain de son ton, et de l'expression sèche et âpre avec laquelle elle se tourna vers la vieille femme.

— J'y vais à l'instant, mademoiselle.

Mais l'accent de celle-ci avait aussi changé ; elle affectait un froid respect, et le sourire s'était effacé de sa bonne et fraîche figure.

Pour se donner une contenance, Marcia ôta son chapeau, tandis que M<sup>lle</sup> Vaubley jetait autour d'elle, et jusque dans le cabinet de toilette, le



regard d'une maîtresse de maison. Elle revint près de Marcia, qui lissait machinalement ses cheveux.

— Peut-être dois-je vous laisser jusqu'au dîner? On apportera vos bagages dans un instant... Guillemette vous enverra quelqu'un pour vous aider...

— Ne verrai-je pas mon oncle avant ce soir?

Il sembla à Marcia que les lèvres fines de Juliane se serraient un peu nerveusement, et que le velouté de ses yeux s'effaçait.

— Mon oncle n'aime pas qu'on le dérange à cette heure, dit-elle avec une sécheresse involontaire. Il sort de sa chambre un peu avant le dîner, et alors, vous le verrez, si vous voulez, dans la bibliothèque...

— A quelle heure a lieu le dîner?

— A sept heures et demie... Si vous voulez descendre d'ici là, vous me trouverez sur la terrasse... A propos, je dois vous avertir... peut-être, habitant la campagne, ne le sauriez-vous pas, — que l'on s'habille un peu pour dîner... Pas de corsage bas, bien entendu, à la campagne, mais enfin, mon oncle aime qu'on fasse quelques frais pour lui et ses hôtes.

Il eût été naturel que Marcia dit à cette jeune fille, un peu plus âgée qu'elle, et au fait des habitudes du logis : « Je vais vous montrer mes robes; indiquez-moi laquelle il faut mettre. » Mais quelque chose, dans les manières de Juliane, semblait arrêter l'intimité et poser je ne sais quelle barrière.

— Je vous remercie beaucoup... Je suis un peu fatiguée, et je ne descendrai que pour dîner.

— Alors, vous m'excusez de retourner près de nos hôtes?

— Oh! certainement...

Juliane lui adressa un sourire un peu forcé, puis disparut, au grand soulagement de la jeune fille. Presque aussitôt, Guillemette reparut, suivie de deux domestiques qui apportaient la malle, et tenant elle-même entre ses mains un plateau de laque ancienne sur lequel étaient rangés une vieille petite théière d'argent, un sucrier assorti, un pot à crème en porcelaine de Dresde, avec la tasse semblable, et d'appétissants petits biscuits dorés.

— Puis-je défaire votre malle, mademoiselle Marcia?

— Oh! je serais fâchée de vous voir prendre cette peine; je suis tout à fait habituée à me servir moi-même.

— Non, non, il faut que l'on vous serve ici comme les autres dames... Ce n'est pas Mlle Juliane qui rangerait ses robes elle-même, quoiqu'elle n'ait probablement pas eu chez elle autant de domestiques qu'elle en emploie ici... Donnez-moi votre clef, et prenez votre thé bien tranquillement, je vais tout faire de mon mieux...

Marcia eût aimé à savoir ce que Guillemette pensait de Juliane. Mais, outre qu'elle était trop délicate et trop bien élevée pour questionner une servante, cette servante eût-elle vieilli dans la

maison, le ton de la femme de charge impliquait un manque de sympathie qu'elle eût rougi d'encourager. Après tout, il est naturel qu'une femme âgée ne reçoive pas de bonne grâce les ordres d'une jeune fille, nouvellement venue dans la demeure où elle-même a servi, et cette disposition de Guillemette ne devait en rien influencer son jugement sur Juliane. Combien elle désirait pouvoir aimer cette jeune fille! Son séjour aux Étangs en serait mille fois plus agréable.

Une heure après, ses affaires étaient rangées dans les placards profonds. Refusant énergiquement l'aide d'une femme de chambre, elle était coiffée avec la simplicité qui lui était ordinaire, et habillée d'une robe de batiste écrue, que Lucie avait ornée de valenciennes et de quelques nœuds ponceau. Elle se regarda dans la vieille psyché qui ornait le cabinet de toilette, et examina d'un œil impartial l'ensemble de sa toilette. Le corsage était légèrement ouvert avec des draperies croisées, les manches, demi-courtes, laissaient voir en partie ses bras blancs, et les deux ou trois nœuds nichés dans la dentelle relevaient la nuance terne de la robe.

— Je n'ai pas de robe de soie, mais je suis assez jeune pour m'en passer, se dit Marcia.

Elle était contente de se trouver bien, non par pure et égoïste vanité, mais parce, se sentant à l'abri des critiques, elle puisait dans la conscience de son charme l'aplomb dont elle jugeait avoir tant besoin ce soir-là.

Puis elle se mit à suivre l'aiguille de la pendule avec un tremblement involontaire... L'idée lui vint un instant de faire demander à Juliane de venir la chercher, pour éviter cette terrible entrée, toute seule, dans un milieu inconnu. Mais alors, Juliane verrait qu'elle avait peur, et elle ne voulait confier ses impressions à personne. Elle essaya de lire, puis de travailler, pour employer les moments d'une attente qui devenait de plus en plus pénible... L'aiguille de la pendule dépassa sept heures. Allait-elle descendre tout de suite pour affronter le terrible tête-à-tête avec son oncle, ou attendrait-elle la dernière minute, afin d'avoir moins de temps à passer avec lui? Son embarras fut résolu par Guillemette, qui l'avait décidément prise sous sa protection, et qui vint, d'un ton encourageant, l'avertir que « Monsieur » la demandait dans la bibliothèque.

— Je vais vous conduire jusqu'à la porte... N'ayez pas peur, mademoiselle Marcia... J'ai toujours eu l'idée qu'il n'a jamais tout à fait cessé d'aimer votre mère, et vous lui ressemblez tellement!

Marcia acheva en hâte de boutonner ses gants, et suivit Guillemette d'un pas décidé, serrant ses lèvres, qui tremblaient, et essayant de garder un visage tranquille, sur lequel personne ne pût lire son horrible frayeur.



## VIII

Guillemette s'arrête devant l'une des portes placées près de l'escalier, dans le vestibule.

— Vous traverserez les deux salons, s'il vous plaît, mademoiselle, et, tout au fond, vous frapperez à la porte de la bibliothèque.

Marcia pose la main sur la poignée de la porte. Y aura-t-il du monde dans ces deux salons ? Devra-t-elle affronter seule, pour la première fois, les regards curieux de ces étrangers ? Elle redresse instinctivement sa taille élégante, tient sa petite tête très droite, et pousse courageusement le battant.

Quel soulagement ! Personne dans les grandes bergères Louis XVI, personne autour de la table carrée, surchargée de revues et de journaux ; personne dans les profondes embrasures où de petites tables et des fauteuils à médaillon sont disposés pour un tête-à-tête ou une solitude relative. Elle respire et s'attarde un instant à regarder ce grand salon avec ses meubles blancs, ses panneaux en tapisserie de Beauvais, ses glaces encadrées dans les trumeaux et enguirlandées de fleurs et d'amours.

Son cœur se remet à battre en ouvrant l'autre porte... Le salon est plus petit, et le style différent ; de lourds rideaux, en brocart jaune et rouge, pendent à l'unique, mais haute fenêtre ; la même étoffe recouvre les canapés sans grâce et les fauteuils Empire ; un guéridon de marbre, avec des têtes de lion en bronze doré servant de pieds, une pendule et des candélabres offrant un mélange de bronze doré et de marbre noir, tout cela serait laid si des tableaux en quantité, suspendus sur les murailles tendues de damas rouge, ne répandaient en ce lieu un attrait artistique qui saisit aussitôt Marcia. Elle n'a pas vu beaucoup de peintures, et ses connaissances en dessin sont restreintes ; mais, pour peu qu'on ait l'instinct du beau, les maîtres se révèlent, et l'on s'incline inconsciemment devant leur génie. Il y a là des portraits et des paysages qui ravissent Marcia, avant même de savoir les noms illustres qui s'y trouvent inscrits.

Cette impression, très vive, l'empêche d'abord de remarquer l'unique occupant du salon. Mais quand il se lève et s'incline respectueusement devant elle, elle ne se sent aucune frayeur, d'abord parce que c'est un homme jeune et d'une belle figure, puis, peut-être, parce qu'une nuance d'admiration, très facile à lire sur ses traits, la rassure sur l'aspect de sa personne et l'effet qu'elle peut produire.

Elle ne jette qu'un regard rapide sur les toiles qu'elle se propose bien de revoir à loisir, et va frapper un petit coup à la porte de la bibliothèque, prêtant l'oreille pour entendre le mot *entrez*, car les battements de son cœur doivent, lui semble-t-il, résonner violemment à son oreille.

C'est une voix de femme, douce de ton, métallique de timbre, qui prononce ce mot émouvant.

Marcia ressent quelque chose de l'impression qu'on peut éprouver à être jeté à la mer, lorsqu'elle pénètre dans la vaste pièce tapissée de livres, ornée de bronzes et de tableaux, où va, pense-t-elle, se décider la question de l'agrément ou du supplice que doit lui offrir son séjour dans cette maison.

Les lourds rideaux de velours brun, à demi-tirés, assombrissent la chambre. Sur le dossier foncé d'un fauteuil très haut, Julianne s'appuie familièrement, et c'est elle que Marcia voit tout d'abord, semblant tout éclairer avec son visage très blanc et les reflets dorés de sa robe de soie. Dans le fauteuil, les genoux enveloppés d'une fourrure, malgré la chaleur de la journée, un homme vêtu de noir, très correctement habillé pour le dîner, pose, sur un des bras, une main maigre et diaphane. Son visage, très mince, très pâle, est encadré de cheveux rares, d'un blond décoloré. Il ne porte pas de barbe, ce qui permet de constater la légère déformation que l'attaque, dont il a été frappé, a fait subir à sa bouche. Ses yeux sont d'un gris pâle et sembleraient sans expression, si le dessin énergique de ses traits, cependant très fins, n'indiquait une force de volonté que vient confirmer de temps à autre l'éclair de ce regard rendu terne, peut-être, par l'intention arrêtée et l'habitude, depuis longtemps contractée, de dissimuler ses impressions.

L'ensemble n'est pas sympathique. En somme, cette figure donne l'idée d'une intelligence supérieure, d'un caractère autoritaire et inflexible, et d'une sécheresse de sentiments, naturelle ou voulue, qui inspire un involontaire éloignement.

Il jette sur Marcia, qui s'est arrêtée près de la porte, un peu interdite, un de ses regards ternes ; puis, sans lui parler, se tourne vers son autre nièce :

— Peut-être, lorsqu'on frappe à ma porte, pourrez-vous, une autre fois, vous abstenir de répondre, dit-il d'une voix sèche. Je ne suis pas sourd, et mes facultés me permettent encore de proférer le mot : *entrez*... Approchez, mon enfant... Avez-vous fait un bon voyage ?

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)





## LES TROIS FIANCÉES DE LOUIS XV

SUITE ET FIN



Le régiment de Royal-Dragons, alors en garnison à Wissembourg, fournissait à ces petites fêtes le contingent de ses brillants officiers, tous pleins de gaieté et d'entrain, à la tête desquels leur colonel, M. Le Tellier, se montrait le plus assidu des hôtes de Stanislas. Souvent même, en été, il accompagnait le roi et sa fille, tous deux excellents cavaliers, dans les promenades à cheval qu'ils aimaient à faire au milieu des belles plaines d'Alsace, sur les rives de la Lauter ou dans les forêts qui s'étendaient tout le long de la frontière bavoise, et partout et toujours il se montrait plein de déférence et de sollicitude pour les exilés.

Ce fut au retour d'une de ces excursions que, s'adressant à Stanislas, il lui demanda de vouloir bien l'entendre pendant quelques instants.

— Sire, lui dit-il, après que le bon roi l'eut conduit dans son cabinet, la faveur que j'ai à solliciter de Votre Majesté est si grande que j'ose à peine lui ouvrir mon cœur.

Stanislas eut sur les lèvres le sourire plein de bonté qui le rendait si attrayant et, prenant les mains du jeune officier, il le fit asseoir auprès de lui.

— Parlez sans crainte, mon cher enfant, dit-il.

Et M. Le Tellier, enhardi par cette bienveillance, avoua au roi Stanislas qu'il n'avait pu voir et connaître la princesse Marie sans l'aimer et sans désirer en faire sa femme. Il ajouta qu'afin de diminuer la distance qui le séparait, lui, simple comte d'Estrées, de la fille d'un roi, il avait l'intention, si Sa Majesté l'y autorisait, d'aller se jeter aux pieds du régent pour le supplier de lui accorder, en souvenir des services de ses ancêtres, le titre de duc et pair, afin que la fille du roi de Pologne pût tenir à la cour de Louis XV un rang moins indigne d'elle.

— S'il ne m'écoute point, sire, je ferai mon devoir; jamais je ne reparaitrai devant vos yeux.

— Ne parlez pas ainsi, mon enfant, dit le bon roi tout ému; sans doute, la reconnaissance m'impose de ne rien faire contre le gré de Sa Majesté et de Son Altesse le régent, et je trouve bon que vous sollicitiez leur consentement à ce mariage, mais, n'allez pas plus loin; Marie, ma douce et simple Marie, n'ambitionne point un tabouret à la cour.

— Je me dois à moi-même, sire, de ne point la faire descendre trop bas, le jour où elle me fera l'honneur d'accepter mon nom, et un titre de duchesse est encore tellement au-dessous d'elle! Mais, je vous en supplie, continua le jeune homme, ne parlez ni à la reine ni à la princesse de la démarche que je vais tenter, afin que la déception, si elle doit avoir lieu, n'atteigne que moi.

Quelques jours après cet entretien, M. Le Tellier, prétextant des affaires qui l'appelaient à Paris, prit congé de la famille royale. On sait l'accueil qui l'y attendait. Le régent lui signifia d'avoir à renoncer à tout projet de mariage avec la fille d'un roi et, pour trancher plus sûrement les relations entamées, envoya le régiment de Royal-Dragons en garnison à Bayonne, avec ordre à son colonel de s'y rendre sans délai.

Le départ de M. Le Tellier sembla inaugurer pour les exilés une nouvelle période d'infortunes.

Peu après le régent mourut, et son successeur au ministère, M. le duc de Bourbon, mit en oubli ses généreux procédés envers Stanislas. La pension promise ne lui fut plus que très rarement et très incomplètement payée; il fallut, pour vivre, vendre les chevaux, les voitures, plus tard les meubles précieux; enfin les bijoux, derniers débris du trésor de la couronne de Pologne, furent fondus dans le creuset des usuriers juifs, qui pulvérisaient alors en Alsace.

Réduits aux dernières extrémités de la misère, les malheureux quittèrent l'hôtel, où ils avaient connu quelques années paisibles, et vinrent se réfugier en dehors de la ville, dans une pauvre maison où une dame noble et charitable leur avait offert un asile.

C'est là que, par une froide journée de novembre 1724, c'est-à-dire plusieurs mois avant le



renvoi de l'infante, nous retrouvons la reine Catherine et sa fille, assises toutes deux auprès d'une large cheminée où l'on avait essayé d'allumer un feu, qui donnait plus de fumée que de chaleur. Quelques débris de vieilles caisses et de meubles, sacrifiés à l'impérieuse nécessité de combattre le froid, luttèrent vaillamment, mais vainement, contre le mauvais vouloir évident de plusieurs grosses branches de bois vert, empruntées aux arbres du jardin, qui s'obstinaient à éteindre le feu en répandant au-dessous d'elles une prodigieuse quantité de sève !

Catherine Opalinska, extrêmement souffrante, grelottait au fond d'un fauteuil fané et cherchait à s'envelopper le plus étroitement possible dans des fourrures jadis magnifiques, aujourd'hui bien usées. Assise sur un tabouret, tout contre sa mère, Marie Leckzinska avait déposé près d'elle le grossier ouvrage auquel elle travaillait et essayait de lui réchauffer les pieds, tout en la regardant avec une tendre expression de respectueuse pitié.

La vue du doux visage de sa fille attendrit le cœur de la reine.

— Pauvre enfant, dit-elle, quelle vie triste que la tienne !

— Ne parlez pas ainsi, ma mère, je vous en supplie. Puis-je être malheureuse avec une mère comme vous, avec un père bon comme mon père ?

— Où donc est le roi ? demanda Catherine, à qui ce mot rappela l'absence de son mari.

— Ce matin, avant votre réveil, il est parti pour la chasse avec Fritz.

Les légumes et les fruits du jardin, la chasse de Stanislas dans les plaines giboyeuses de l'Alsace étaient depuis plusieurs mois l'unique ressource de la pauvre famille.

— Et Muller ? demanda la reine.

— Muller est parti ce matin aussi. Il va au château du gouverneur demander, de la part de mon père, s'il n'a pas reçu d'ordres pour le paiement de notre pension. C'est bien loin, ce château, et Muller ne peut être de retour que demain dans la journée.

— Pourvu qu'il nous rapporte un peu d'argent, dit tout bas la reine, qui ne put retenir deux larmes amères. Bon Fritz ! Bon Muller ! Que deviendrions-nous sans ces fidèles serviteurs ?

— Chère mère, s'écria tendrement la jeune fille, en essuyant avec ses baisers les larmes maternelles, ne vous déssolez pas ainsi. M. le duc de Bourbon ne nous abandonnera pas toujours ! Le roi grandit : nous nous adresserons au roi ; il comprendra qu'un souverain est solidaire de l'honneur des autres. Il est impossible qu'on n'ait pas pitié de notre misère.

— Nous ne sommes pas bien exigeants, cependant, reprit tristement la reine. Nous avions espéré autrefois un secours effectif de la France ; maintenant nos prétentions sont moins hautes. Ce n'est plus une couronne, notre couronne que nous

lui demandons : c'est le pain de chaque jour ; ce n'est plus notre palais de Varsovie : c'est une demeure convenable dans cette petite ville perdue de l'Alsace !

— Nous y avons été heureux autrefois, chère mère, dit la jeune fille avec l'accent d'un doux reproche.

— Chère enfant au cœur simple, reprit la mère en posant ses doigts glacés sur le front de son enfant ; oui, tu y as été heureuse et, en te voyant heureuse, nous oublions, ton père et moi, les regrets cuisants de notre glorieux passé évanoui ! Mais que cela a passé vite ! L'as-tu remarqué, Marie, c'est depuis le départ de M. Le Tellier, de cet ami si respectueusement dévoué, que le malheur a recommencé à s'appesantir sur nous plus lourd que jamais ?

La jeune fille ne répondit pas. Elle s'agenouilla devant le foyer à demi-éteint et, du souffle de sa bouche rose, chercha à le ranimer. C'était cet effort, sans doute, qui la faisait rougir si fort.

La porte s'ouvrit. La haute stature et la bonne figure souriante de Stanislas s'encadrèrent dans la baie restée libre, se profilant sur le ciel bleu pâle d'un beau jour de gelée. Il était suivi d'un homme moins grand que lui, mais tout aussi robuste, et dont l'allure était celle d'un vieux soldat.

— Avance, lui dit le roi, et ouvre ton sac.

Fritz obéit et étendit sur la table trois lièvres magnifiques, tous trois pris au collet.

Il mit de côté le plus grand, le plus beau, et désignant les deux autres :

— Ceux-ci pour la cuisine, dit-il ; je sais à qui vendre celui-là.

— Le vendre, Fritz ; tu veux le vendre !

— Oui, sire, pour acheter de la poudre !...

Le lendemain, Muller revenait à Wissembourg. Plus il en approchait, plus il semblait retarder sa marche. Il avançait péniblement, moins accablé par la fatigue de la route que par la douleur de n'avoir à rapporter à ses maîtres que de mauvaises nouvelles. Il paraissait tellement harassé qu'un voyageur, assis dans une voiture qui était sur le point de le dépasser, en fut ému de pitié et lui cria :

— Voulez-vous monter près du cocher, mon brave ?

— Monsieur le comte ! cria Muller stupéfait en reconnaissant M. Le Tellier.

— Comment, c'est vous, Muller ! Je ne vous avais point reconnu.

Et le jeune homme n'osait pas dire que les habits déteints et souillés du pauvre Muller ne ressemblaient guère à sa livrée des anciens jours :

— Montez près de moi, alors, et venez me donner des nouvelles de vos maîtres.

Le fidèle serviteur ne résista à cette obligeante invitation que juste assez pour sauvegarder les droits de la politesse et s'installa en face de celui



qui le traitait plutôt comme un humble et vieil ami que comme un simple domestique.

— Ah! monsieur le comte, dit-il d'une voix tremblante, combien mes maîtres vont être heureux de vous revoir! Que de fois ne les ai-je pas entendus parler de vous et se plaindre de ne jamais recevoir de vos lettres!

— Ecoutez-moi, Muller, je vais tout vous confier. Quand j'ai quitté Wissembourg, il n'y a pas encore deux ans, c'était pour aller trouver le régent et lui demander son assentiment, son appui pour un projet bien cher à mon cœur! Vous devinez lequel?

Muller sourit respectueusement.

— Le régent, reprit M. Le Tellier, ne voulut ni m'entendre ni entendre les personnes qui m'avaient promis de parler pour moi. Bien plus, et afin que je ne revinsse plus ici, il envoya mon régiment à Bayonne et m'intima l'ordre de l'y suivre sans délai. Après la mort du régent, j'ai sollicité un congé, que je viens seulement d'obtenir. Je me suis empressé de le mettre à profit pour venir présenter mes respects à la famille royale de Pologne et justifier mon silence. Je vais, en passant, vous jeter à l'hôtel de Sa Majesté, où vous annoncerez ma visite pour ce soir.

— A l'hôtel! monsieur le comte, dit tristement Muller, vous ignorez donc la situation actuelle de mes pauvres maîtres!

Et le serviteur, fondant en larmes, se mit à raconter comment s'était consommée la ruine des exilés :

— On leur doit, à l'heure qu'il est, trois quartiers de pension, monsieur le comte, et, quand je me suis présenté hier chez le gouverneur, il n'a pas voulu me recevoir; il m'a fait répondre que, n'ayant pas d'ordres, il ne pouvait aller prendre, chez le collecteur, les deux cents pistoles du quartier échu, encore moins les trois quartiers en retard. On nous doit huit cents pistoles aujourd'hui, monsieur le comte, ajouta le brave Muller qui, comme les serviteurs d'antan, confondait volontiers les intérêts de ses maîtres avec les siens, huit cents pistoles! et la famille royale loge dans une mesure, et, si Fritz n'allait pas à la chasse, elle mourrait de faim, et, si je ne ramassais pas du bois dans la forêt, elle mourrait de froid!

— Braves cœurs! pensa Le Tellier. Et après un instant de réflexion :

— Vous allez descendre ici, Muller, dit-il; il ne faut pas qu'on nous aperçoive ensemble. Ne parlez à personne de notre rencontre et, ajouta-t-il en tirant de sa poche une longue bourse de soie, remettez ceci à votre maître. Il n'y a là que cinquante pistoles; dites au roi que le gouverneur les lui envoie comme à compte de la somme due, qui lui sera intégralement payée sous huit jours.

Des larmes de joie montèrent aux yeux de Muller.

— Merci, monsieur le comte, murmura-t-il d'une voix étouffée; que Dieu vous récompense!

Et, de toute la vitesse de ses jambes, ragaillardies par la joie de porter une si bonne nouvelle, Muller, dès qu'il eut quitté la voiture, se dirigea vers la pauvre demeure, où son récit mensonger et la bourse qui le confirmait furent accueillis avec une pieuse reconnaissance.

— Un bonheur ne vient jamais seul, chère maman, disait une heure plus tard à la reine la jeune princesse, rouge de joie :

— Qu'y a-t-il, mon enfant?

— Un valet du *Paon couronné* vient de parler à Fritz. M. Le Tellier, arrivé tout à l'heure de Bayonne, y est descendu et fait demander si le roi et la reine voudraient bien le recevoir ce soir. Que faut-il faire répondre, chère mère?

— Envoie Fritz lui dire que nous serons heureux et honorés de sa visite.

Le soir même, grâce au zèle des domestiques et aux pistoles du comte, la misérable maison avait un aspect riant, un bon feu brûlait dans la cheminée et un confortable souper réunissait autour de la table, suivant les usages hospitaliers de l'époque, les amis si longtemps séparés.

Cet hiver de 1724, qui s'était annoncé si pénible, passa doux et joyeux pour les exilés — si toutefois les exilés peuvent être joyeux. Un messenger avait apporté l'arriéré de la pension du roi et *promis, de la part du gouverneur*, de faire droit à toute demande ultérieure d'argent. Aussi, en quelques jours, la famille royale avait-elle pu se réinstaller dans un appartement convenable, racheter des meubles, et même remplacer les chevaux, dont la vente forcée privait le roi et sa fille de leur exercice favori. Ce fut avec sa nouvelle monture, mal dressée, qu'arriva à la princesse l'accident qui, pendant quelques heures, avait fait croire à sa mort.

Aussitôt que le rétablissement de Marie Leckzinska fut complet, M. Le Tellier se disposa à partir pour Paris.

— Cette fois, j'ai bon espoir, avait-il dit à Stanislas, dans un de leurs entretiens confidentiels. Louis XV est majeur aujourd'hui; je vais solliciter une audience de Sa Majesté, je me jetterai à ses pieds, je le supplierai de m'accorder tout ce que le régent m'a refusé, hélas! J'évoquerai le souvenir des services rendus par mes ancêtres, je parlerai de mon amour; le roi est jeune, peut-être ne sera-t-il pas insensible!

Et le jeune colonel était parti plein de riantes illusions.

En arrivant à Paris, il apprit que le roi était fort malade; il dut donc se résoudre à attendre, pour solliciter une audience, que la guérison de Sa Majesté fût officiellement annoncée. Hélas! au lieu des bonnes nouvelles qu'il espérait, il apprenait, chaque matin, que l'état du roi empirait et s'aggravait de jour en jour. Pressé de conclure son



mariage et de retourner à Wissembourg avant l'expiration de son congé, M. Le Tellier se décida à s'adresser à Mme de Prie, afin d'obtenir une audience favorable du premier ministre, dont elle était l'Egérie, disait-on au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Tout réussit au gré de ses désirs, et il quitta Paris le cœur rempli des plus douces espérances. Mais pendant qu'il cheminait, joyeux et impatient, vers l'Alsace, la déloyale marquise, ne sachant plus quelle épouse proposer pour le jeune roi, suggérait au duc l'idée de marier Louis XV avec la fille de Stanislas.

— Ce ne sera pas une riche alliance, j'en conviens, disait-elle; mais, elle ne nous suscitera ni l'envie, ni l'opposition d'aucune cour étrangère; vous êtes sûr que, là, votre demande sera accueillie avec enthousiasme, et que la jeune princesse, élevée subitement, par vous, du sein de la misère à cette brillante fortune, ne mettra pas de bornes à sa reconnaissance!

— Mais, marquise, répliqua le duc, et M. Le Tellier, vous l'oubliez?

La marquise fit un geste de suprême indifférence; le duc se mit à rire. Ce furent toutes les marques de sympathie et de regrets que le pauvre colonel obtint des deux complices.

Puis ils convinrent de la manière d'agir à employer. Le duc devait, le jour même, en parler au Conseil et, le lendemain, au roi. Dès que le consentement de l'un et de l'autre serait obtenu, pour mettre toutes les chances de leur côté et pour empêcher M. Le Tellier de venir en personne plaider sa cause à l'humble cour de Stanislas, on le ferait garder à vue à Lyon en même temps qu'on donnerait au cabinet noir l'ordre d'intercepter toute lettre qu'il pourrait écrire à Wissembourg.

Le duc jeta donc le nom de Marie Leckzinska aux membres du Conseil, qui parurent approuver ce choix; le lendemain, il en parla au jeune roi en allant lui porter ses compliments sur son heureuse convalescence, et Louis XV, trop heureux d'être débarrassé de la crainte d'épouser l'infante, ne fit aucune objection.

Toutes les voies étant ainsi aplanies et l'ordre d'envoyer M. Le Tellier à Lyon, signé par le ministre, Mme de Prie partit quelques heures avant le courrier qui devait le porter, tant elle était impatiente de conclure ce mariage qui serait la base indestructible, pensait-elle, de son crédit futur, car elle avait l'intention bien arrêtée de se présenter à Stanislas comme l'auteur charitable de ce projet d'union et comme la bienfaitrice de la royale famille exilée.

Le roi de Pologne et la princesse Marie étaient réunis autour du grand fauteuil de la reine Catherine, de jour en jour plus souffrante. Ils parlaient de M. Le Tellier et s'étonnaient de n'avoir reçu de lui aucune lettre depuis plusieurs jours lorsqu'un

domestique vint annoncer à Stanislas qu'une noble dame de la cour de France demandait à lui parler de la part du duc de Bourbon.

— Ah! s'écria la reine, effrayée, que peut-il nous vouloir? Est-ce un nouveau malheur qui nous menace encore?

Et, toute tremblante, malgré les tendres encouragements de sa fille, elle resta anxieuse, les yeux fixés sur la porte par laquelle Stanislas venait de sortir pour rejoindre la visiteuse dans le modeste salon de son appartement.

— Pardonnez-moi, sire, dit Mme de Prie, avec toutes les marques du plus profond respect, de me présenter devant Votre Majesté, sans en avoir préalablement sollicité une audience.

— Madame, répondit Stanislas avec bonhomie, les lois de l'étiquette fléchissent facilement autour d'un roi détrôné, et je vous prie de me dire, après vous être assise, le motif qui vous amène auprès de moi?

— Sire, reprit la marquise, persistant à rester debout, et respectueusement inclinée, la renommée des vertus, de la beauté, de l'esprit de la princesse, votre fille, est venue jusqu'au roi et lui a inspiré le désir de l'épouser. Sa Majesté a chargé son premier ministre de vous faire connaître ses intentions.

Et elle présenta, avec une profonde révérence, la lettre que le duc lui avait remise pour le roi de Pologne. Stanislas la prit et ne l'ouvrit point: un combat se livrait dans cette âme loyale.

— Madame, dit-il, nous avons été bien pauvres, bien malheureux; il y a quelques mois à peine nous manquions de pain. Un ami est venu à nous. Malgré notre dénûment, il a offert à ma fille une situation inespérée pour nous, moins brillante sans doute que celle d'une reine de France; mais, j'ai donné ma parole, madame!

— Oh! sire, s'écria l'impétueuse Mme de Prie, laissez-moi vous dire que vous n'en avez pas le droit, laissez-moi vous dire que vous ne pouvez disposer de la main de votre fille sans l'assentiment du roi de France, et, croyez-moi, je sais de qui vous voulez parler, je sais aussi que jamais Sa Majesté ne consentira à son mariage avec la fille d'un roi!

— Vous savez de qui je veux parler, répliqua lentement le roi de Pologne, en regardant fixement la marquise; vous avez vu M. Le Tellier à Versailles?

L'astucieuse marquise évita de répondre directement.

— M. Le Tellier n'est point à Versailles, il est à Lyon, dit-elle.

— A Lyon! fit Stanislas, confondu, à Lyon! Il ne m'en a rien écrit!

— Il avait sans doute de bonnes raisons pour cela, répliqua la marquise avec un sourire perfide. Par son indifférence, par son inexplicable conduite, il vous délie lui-même de votre promesse



D'ailleurs, sire, prétendez-vous aller contre les volontés du roi de France ?

— Dieu m'en garde, madame !

— Alors, que Votre Majesté lise enfin cette lettre !

Stanislas décacheta la lettre du premier ministre et la lut d'un bout à l'autre attentivement. Elle confirmait d'une manière si formelle les dires de l'ambassadrice que, obéissant à un premier mouvement familial, il courut, plein de joie, à la chambre où se trouvaient la reine et sa fille :

— Tombons à genoux, leur dit-il, et remercions Dieu !

— Mon père, s'écria Marie, seriez-vous rappelé au trône de Pologne ?

— Ah ! ma fille, Dieu nous fait une plus grande grâce. Vous êtes reine de France !

Les questions de sa femme et de sa fille le rappelèrent à la réalité. Il se souvint qu'il avait laissé M<sup>me</sup> de Prie au salon, et se hâta d'y retourner, tenant sa fille par la main.

— Il est juste, dit le bon roi avec la grâce affable qui le caractérisait, que la messagère d'une aussi grande nouvelle soit la première à saluer sa future reine.

M<sup>me</sup> de Prie se précipita aux genoux de la princesse et voulut baiser le bas de sa robe ; mais, celle-ci, la relevant avec empressement, lui donna sa main à baiser.

Et comme la marquise se confondait en remerciements :

— Puis-je jamais faire trop, madame, lui répondit Marie, pour vous témoigner ma gratitude ?

L'accent dont ces affectueuses paroles étaient prononcées indiquait qu'elles n'étaient point seulement sur les lèvres de la jeune fille, mais qu'elles partaient d'un cœur reconnaissant.

M<sup>me</sup> de Prie le comprit avec la rapidité et la sûreté de jugement qui lui étaient propres, et il lui sembla que ce pouvoir, dont elle était si jalouse, s'affermissait pour jamais entre ses mains.

Ce fut seulement alors qu'elle leva les yeux sur Marie Leckzinska et fit un examen détaillé de toute sa personne.

« La princesse, écrivait-elle le soir même au premier ministre, n'a point une de ces beautés éclatantes qui s'imposent au premier regard, mais plutôt un charme qui s'insinue et rend maître des cœurs. Elle est de taille moyenne, bien faite et bien prise, gracieuse et reine dans tous ses mouvements, car elle a tout à la fois de l'aisance et de la dignité. Ses cheveux sont noirs naturellement bouclés ; ses yeux gris, d'une couleur un peu vague comme les cieux du Nord ; ses dents parfaites et son teint d'une fraîcheur admirable. La forme de sa bouche, un peu courbée en arc, aussi bien que celle de son nez, très légèrement relevé du bout, donne à sa physionomie de l'esprit et de la gaieté. Enfin, mon cher duc, vous pouvez assurer au roi que l'é-

« pouse qu'il va tenir de votre main est pleine de « mérites et de charmes.

« Elle ne paraît pas s'en douter et, loin de l'apprécier elle-même, elle redoute extrêmement de « ne point plaire à Sa Majesté.

« — Ah ! me disait-elle hier, en m'entendant « vanter la figure, l'esprit et toutes les qualités du « roi, ah ! vous redoublez mes alarmes ! »

Ravie d'avoir cette fois mené à bien sa mission, certaine aussi d'avoir solidement établi son empire sur la future reine, M<sup>me</sup> de Prie retourna promptement à Paris pour se réjouir avec le duc du succès de ses intrigues.

Elle fut bientôt remplacée à Wissembourg par le duc d'Antin et le marquis de Beauvau, qui vinrent faire officiellement, au nom du roi, la demande de la main de Marie Leckzinska.

Les préliminaires et les préparatifs de cette union durèrent quelques mois encore ; et tous ceux qui, dans cette période d'attente, eurent occasion de s'approcher de la future reine constatèrent avec admiration que son éducation avait été fort soignée, qu'elle parlait plusieurs langues, avait des connaissances variées et approfondies, un caractère élevé, sérieux, sagace, une âme pleine de douceur et de tendresse.

Les éloges qu'il entendait prodiguer à sa fiancée inspirèrent au roi un vif désir de la connaître ; il pressa le plus qu'il pût l'époque de ce mariage, qui eut lieu par procuration vers la fin du mois d'août 1725, dans la cathédrale de Strasbourg. Ce fut là que Philippe III d'Orléans épousa Marie Leckzinska au nom du roi Louis XV.

Le 5 septembre suivant, la fiancée arrivait à Fontainebleau, où le roi l'attendait. Le mariage fut célébré et béni le soir même, dans la chapelle du château, par le cardinal de Rohan.

On cite de la jeune reine, en cette circonstance, un mot bien touchant. Lorsque, après la cérémonie nuptiale, on étala devant elle toutes les richesses de la corbeille que le roi lui offrait, quand elle vit cette profusion de bijoux et d'objets précieux, elle se tourna vers lui et lui demanda la permission de disposer de quelques-unes de ces richesses. Louis XV la lui ayant accordée avec sa grâce polie, elle distribua des présents aux dames qui l'avaient accompagnée de Strasbourg à Fontainebleau. Puis le visage rayonnant de joie et les yeux mouillés de douces larmes :

— Merci, sire, dit-elle, c'est la première fois de ma vie que je goûte le bonheur de donner !

Louis XV regarda la jeune exaltée avec une surprise mêlée d'une nuance légère de dédain. Dès le premier jour de cette union se dessinait la distance qui séparait le cœur sec et égoïste du jeune roi de l'âme si profondément bonne de la reine Marie Leckzinska.

Cependant il eut, pendant quelques années, de l'estime et de l'affection pour sa jeune épouse. On dit même que, lorsqu'il entendait vanter la beauté



d'une femme qu'il ne connaissait point, il ne manquait jamais de demander, avec une certaine naïveté, « si elle était aussi jolie que la reine ». C'était son terme de comparaison !

Hélas ! ces jours dorés passèrent vite et la reine, malgré ses qualités et son charme réels, ne fut bientôt plus, pour cet enfant gâté et capricieux, que le triste objet d'une antipathie irraisonnée et persévérante.

Jamais, nous disent les historiens de cette époque, il ne lui adressait la parole et ne semblait s'apercevoir de sa présence. Même dans les circonstances qui rapprochent habituellement les époux les plus indifférents, pendant la maladie, à la mort de leurs enfants, il ne cessa de la traiter avec la froideur et la sécheresse les plus humilantes.

Mais la reine était une sainte ; elle supportait tout sans se plaindre, puisant sa force en Dieu, la trouvant aussi dans les consolations que la Providence lui avait ménagées à côté de bien dures épreuves.

Elle avait perdu successivement sa mère, qu'elle chérissait avec la tendresse la plus vive, et trois enfants en bas âge ; le cœur de son mari s'était retiré d'elle ; le cardinal de Fleury, devenu premier ministre par l'exil du duc de Bourbon, disgracié très peu de temps après l'élévation au trône de Marie Leckzinska, avait obstinément refusé à Stanislas son concours pour l'aider à remonter au trône de Pologne, où l'appelaient les vœux unanimes des peuples, et la pauvre reine avait dû, frémissante d'indignation, consentir au mariage de son fils, le dauphin Louis, avec Marie-Josèphe de Saxe, la fille du plus mortel ennemi de son père.

Mais ce père vénéré avait été, en 1736, reconnu, par le traité de Vienne, duc de Lorraine et de Bar, avec réversibilité du duché à la France après sa mort ; et à l'orgueil bien légitime que devait éprouver la reine en se disant qu'épousée dans l'indigence, elle avait cependant apporté à l'Etat une dot plus riche que toutes les princesses qui l'avaient précédée sur le trône, se joignait le bonheur d'apprendre que les populations de la Lorraine et du Barrois, reconnaissantes des bontés de Stanislas, lui décernaient à l'envi le surnom de Bienfaisant.

Puis elle avait un fils, le dauphin Louis, modèle de toutes les vertus, plein de tendresse pour sa mère et vivant avec elle en parfaite communauté d'idées et de sentiments. Aussi la reine se plaisait-elle à répéter : « Le Ciel ne m'a donné qu'un fils, mais il me l'a donné tel que j'eusse pu le souhaiter ! » Enfin, elle avait rencontré la meilleure, la plus affectueuse des filles dans cette bru dont le choix lui avait été d'abord si outrageant.

N'avait-elle donc pas sa part de bonheur en ce monde ?

Cependant la destinée ne devait pas mettre de bornes à ses cruautés envers cette âme d'élite. Son

fils, son enfant de prédilection, le dauphin, lui fut enlevé, en 1765, après une courte et mystérieuse maladie. Le désespoir de la reine, bien que contenu dans les bornes imposées par la résignation chrétienne, fut immense et son cœur reçut, près du cercueil de son fils, une blessure qui ne devait jamais guérir. Elle vécut cependant, elle vécut pour consoler et soutenir sa bru, que la perte du meilleur des maris avait frappée à mort et qui s'éteignit peu de temps après entre les bras de la reine.

Pauvre reine ! Une dernière et horrible épreuve lui restait à subir !

Son père mourait dans des circonstances particulièrement douloureuses le 3 février 1766.

Assis auprès du feu, dans une des pièces du beau château qu'il avait fait bâtir à Lunéville, il s'aperçut trop tard qu'une étincelle était tombée sur sa robe de chambre et y avait mis le feu. Gêné dans ses mouvements par la vieillesse et un commencement de paralysie, il ne put l'éteindre lui-même et sonna pour que l'on vint à son secours. Mais les domestiques du bon roi, habitués à son excessive indulgence, n'étaient point à leur poste. Quand ils arrivèrent, il était trop tard ; le pauvre vieux roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar, expira quelques jours après dans d'horribles souffrances. Il était âgé de quatre-vingt-neuf ans.

Ce coup fut le dernier que put supporter l'âme tendre de la reine ; elle ne fit plus que languir et mourut de la mort de ceux qu'elle avait tant aimés.

Près de sa dernière heure, elle entendait ses médecins se concerter sur les remèdes qu'il était opportun de lui administrer.

— Ah ! dit-elle, avec l'expression de la plus douloureuse tristesse, rendez-moi ceux que j'ai perdus : c'est le seul remède qui pourrait me guérir !

Le 5 juin 1768, on annonça au roi que Marie Leckzinska venait d'expirer doucement. Habitué à la voir souffrir, Louis XV parut étonné de ce dénouement qu'il n'attendait point si vite ; il versa même quelques larmes, bientôt séchées, et ne témoigna plus au souvenir de la vertueuse reine que la plus parfaite indifférence. On remarqua que jamais il ne donnait un coup d'œil à ses portraits et que, deux ans plus tard, lors du mariage de son petit-fils avec Marie-Antoinette, il fit remplacer, par ceux de la nouvelle dauphine, le beau pastel de Latour et le grand tableau de Michel Van Loo, destinés à perpétuer les traits de Marie Leckzinska.

Dans la peinture à l'huile de Van Loo, peinture exécutée en 1748, que l'on voit encore aujourd'hui au Louvre, la reine est debout, de trois quarts, tournée à gauche, devant une console où se trouve le buste de Louis XV, près d'un vase de cristal garni de fleurs. Elle porte un éventail d'une main, une branche de jasmin de l'autre. Elle est vêtue d'une robe brodée à grands ramages et d'un manteau de velours bleu semé de fleurs de lys et



doublé d'hermine. Sur le devant du tableau folâtre un petit chien avec un collier de ruban rose.

La figure de la reine y est un peu jeune, peut-être, pour l'âge qu'elle avait à l'époque où il fut peint; mais, Marie Leckzinska, déjà souffrante, ne pouvant supporter longtemps les fatigues de la pose, on avait dû recourir, pour les traits de son visage, au pastel de Latour, datant déjà de dix années.

...Si l'on nous demandait quelques mots encore sur les personnages qui ont joué un rôle dans cette histoire, aussi simplement que fidèlement racontée, nous pourrions ajouter que Fleury, devenu cardinal au moment du mariage du roi, n'eut qu'à se faire l'écho du mécontentement général pour obtenir la disgrâce et l'exil du duc de Bourbon, à qui la voix publique reprochait d'avoir accaparé les blés et provoqué une hausse formidable qui l'avait enrichi de plusieurs millions, mais qui avait fait périr des milliers de citoyens, victimes de cette famine simulée. On fit facilement la preuve de ses agissements malhonnêtes et des dilapidations dont le trésor public avait souffert sous son administration; aussi fut-il destitué de ses hautes fonctions, privé de ses dignités et exilé à Chantilly.

La marquise de Prie fut en même temps renvoyée à sa terre de Courbe-Epine et dépouillée de sa charge de dame du palais, donnée à Mme d'Halaincourt. Mme de Prie implora vainement en cette circonstance l'appui de la reine. Cette dernière n'avait ni assez de crédit ni assez d'habitude des intrigues de cour pour lutter contre le tout puissant cardinal. Il fallut se résigner; et Mme de Prie usa de toute l'énergie de son âme virile, de toutes les ressources de son imagination pour faire « bonne mine à mauvais jeu ». Elle réunit à Courbe-Epine une sorte de petite cour

dont les poètes faméliques et les chanteurs ou acteurs en disponibilité formaient la plus grande partie. Elle donna des fêtes, fit jouer la comédie et s'ingénia à inventer des distractions.

Ce fut en vain; l'ennui l'emporta! Elle ne put résister à la pensée de n'être plus rien, elle qui avait été tout dans l'Etat. Elle s'empoisonna le 7 octobre 1727 et ne mourut qu'après deux jours d'une affreuse agonie, pendant laquelle elle fut la proie de douleurs tellement épouvantables que ses pieds étaient tordus, la pointe du côté des talons.

M. Le Tellier était bien vengé.

Cette victime des intrigues de Mme de Prie ne demeura à Lyon qu'aussi longtemps que son absence parut nécessaire aux projets noués par le ministre et sa complice. D'ailleurs comment, à cette époque de monarchie absolue, eût-il pu lutter, entrer en rivalité avec le roi?...

Il reprit donc son service, triste, sans doute, mais toujours fidèle à son devoir, se distingua à Fontenoy, fut nommé maréchal en 1756, commanda en chef en Allemagne, pendant la guerre de Sept-Ans, et battit le duc de Cumberland à Hastembeck.

Dans les moments de loisir que lui laissait le service militaire, il parut souvent à la cour où, nous dit le célèbre historien du règne de Louis XV, « la princesse, devenue reine, le traita toujours « avec distinction et comme un homme qui, dans « son infortune, s'était occupé du soin de l'a-  
« doucir (1) ».

CHARLES DE VITIS.

FIN

(1) Voltaire. *Siècle de Louis XV.*



## Le Pays le plus beau



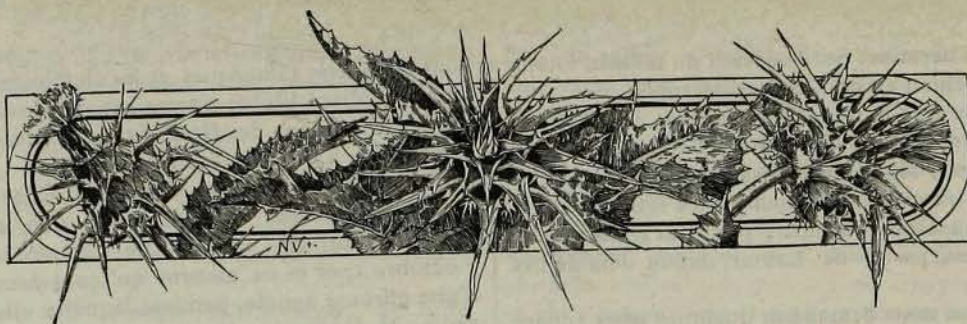
« ! le connaissez-vous, le pays le plus beau,  
Le merveilleux pays qui fut toute notre âme  
Et que, dans un sanglot, le pauvre cœur réclame,  
L'adorable pays d'éternel renouveau ?

Peut-être ce pays n'a ni soleil ni roses ;  
Le sol en est aride et le ciel noir ou gris,  
Il a le vent pour luth, et pour palais des nids.  
Mais le prisme : bonheur, fait rayonner ces choses.

Ce sol cher et sacré que l'on baise à genoux,  
Cet Eden merveilleux, où, pour l'heure suprême,  
On voudrait s'endormir, oh ! le connaissez-vous.  
Hélas ! c'est le pays de tout ce que l'on aime.

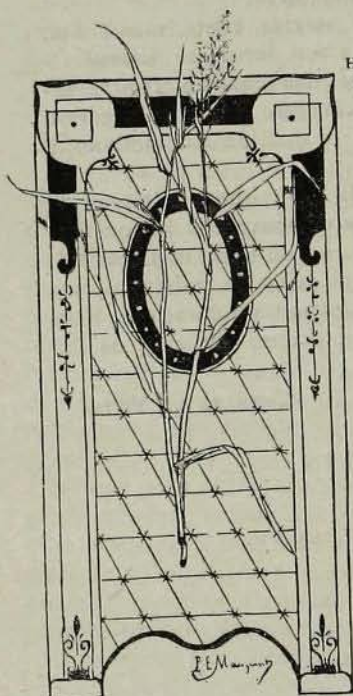
D. MYTIS.





## Causerie de Quinzaine

Arcachon, 10 février 1898.



« ! ma marraine, quelle idée avez-vous en me demandant quelques notes sur Arcachon, croyant que vos lectrices pourront s'intéresser à ce petit coin de terre où je suis exilée ? Depuis longtemps, j'ai pris l'habitude de faire ce que vous souhaitez, marraine chérie, mais, vrai, aujourd'hui, je ne sais comment vous satisfaire ; j'ai essayé de collationner les trois guides du pays, ce n'est pas cela du tout que vous voulez, je les abandonne et vais laisser courir ma

plume ; mais je crains bien que vous ne vous aperceviez que vous avez fort mal placé votre confiance.

Je vous ai déjà dit, marraine, à quel point, à notre arrivée, j'avais trouvé le pays triste ; vous souvenez-vous de cette petite saynète que nous avons jouée chez vous l'hiver dernier, et dont le héros déclarait s'amuser fort peu à la fois ? Y ai-je assez souvent pensé, à cette phrase, pendant ces jours où je la vivais ici ; grâce à Dieu, depuis, les choses se sont arrangées, les chalets, vides au commencement de novembre, se sont peu à peu remplis ; il y en a des centaines perdus dans la forêt de pins, sous les vocables les plus divers : grands hommes, philosophes, poètes, musiciens, personnages mythologiques, héros et héroïnes de romans ; on se demande toujours comment les

facteurs peuvent s'y reconnaître ; heureusement qu'ils en viennent à bout, car l'heure de la poste est une jolie heure, je vous assure.

Dans ces chalets, il y a certainement beaucoup de malades : des enfants qui ont trop grandi — c'est la phrase consacrée — mais, bien vite, il y a des progrès, et c'est plaisir de voir marcher ceux qui, au début, ne quittaient pas leur chaise-longue. Petit à petit, le plus grand nombre reprend à la vie, on les rencontre presque vaillants sur la route de Moulleau, quelques-uns même s'embarquent et vont sur le bassin visiter les parcs aux huîtres.

Voilà la grande, la vraie culture d'Arcachon, et je vais vous en parler un peu longuement : sur les parcs dits *claires* sont immergées des tuiles faitières enduites de chaux sèche, sur lesquelles se posent et adhèrent les œufs, ou *naissains* ; une seule tuile peut contenir trois cents petites huîtres qui s'y transforment, et que l'on détache ensuite avec un couteau spécial ; cela s'appelle : le *détroquage*. Cette opération est faite par une armée de femmes en pantalon rouge et grosses bottes ; de loin, on dirait une troupe de fantasmes. Le guide a l'audace de dire les « jolies détroqueuses ». Hélas ! ces pauvres créatures, hâlées par le vent marin, n'ont ni âge ni sexe, et d'ailleurs la jeune génération lettrée se livre à d'autres labeurs ; les détroqueuses, pour la plupart, sont des *anciennes*, qui ne savent ni lire ni écrire, pécairé !

Le détroquage fait, on lave ces petites huîtres, grandes comme des pièces de 50 centimes, et on les reporte sur d'autres parcs, où, au bout d'un an, elles atteignent 5 cent. de diamètre ; elles ne sont pas encore comestibles, car ce n'est pas avant dix-huit mois au moins, et quelquefois trois ans, qu'elles sont livrables au commerce, ou expédiées à d'autres parcs d'élevage. L'ensemble des 6,000 parcs de l'île des Oiseaux et du littoral faisant face à Arcachon fait vivre vingt mille travailleurs et livre pour 400 millions d'huîtres à la consommation.



Pardon de cette statistique, chère marraine, imaginez que je la tiens d'un brave marin qui vient de nous promener en barque sur le bassin ; il est le seul matelot qui ait survécu au naufrage de l'*Albatros* perdu dans les passes, il y a quelques années, le 28 décembre, à midi. Ce pauvre homme a nagé trois heures, soutenu par une bouée, voyant disparaître un à un tous ses compagnons ; il a fini par être recueilli par un vapeur, à la nuit tombante, au moment où ses forces l'abandonnaient complètement ; la bouée est aujourd'hui un des trophées de Notre-Dame d'Arcachon. Et pendant que bien simplement il nous disait ses émotions successives et les angoisses éprouvées, le vers de Victor Hugo me revenait en mémoire :

O flots ! que vous savez de lugubres histoires !

Passons à un sujet plus gai, en nommant quelques-uns de ceux qui furent les hôtes d'Arcachon : plusieurs fois, on y reçut la visite de Napoléon III ; puis du maréchal Mac-Mahon ; c'est ici qu'eurent lieu les fiançailles d'Alphonse XII et de l'archiduchesse Christine ; enfin, depuis plus de trente ans, la maréchale de Saint-Arnaud vit retirée dans une villa qui porte son nom et domine tout le bassin ; c'est devant ce panorama splendide qu'elle a pu lire, dernièrement, son oraison funèbre, *Le Gaulois* l'ayant confondue avec sa belle-sœur, morte il y a peu de temps ; vraiment, ce n'est pas banal de savoir ainsi ce qui sera dit sur notre tombe.

Il ne faut pas que j'oublie de vous conter que nous avons eu un vrai bal au Grand Hôtel, avec de vrais officiers venus de Bordeaux et de Libourne, et un assez joli cotillon ; on annonce des concerts d'amateurs et d'artistes ; il y a deux chasses par semaine, avec de beaux habits rouges et d'élégantes amazones ; que sais-je encore ?

— Que te manque-t-il donc, fillette ? allez-vous me demander.

En premier lieu, il me manque ma marraine, puis, mon Paris, ce ruisseau de la rue du Bac qui nous tient aux moelles, vous le savez bien, puisque vous refusez de venir nous retrouver et que je suis réduite à vous écrire toute la tendresse que j'aimerais tant à vous dire.

GISELE.

A mon tour, chères amies, cette petite bavarde avec ses huitres m'a pris toute ma place et je vais à peine pouvoir vous dire un petit bonjour ; du reste, à part quelques dîners, quelques réunions de contrat, on reçoit peu cette année, au moins

jusqu'à présent, et je n'ai pas grand chose à vous signaler, ne voulant pas vous entretenir des agitations de la rue ou, hélas ! de la Chambre. Il nous semble que la mode de donner des soirées en dehors de chez soi s'établit de plus en plus, car la Galerie des Champs-Élysées ne chôme guère ; j'ai quelque peine à me faire à cette innovation qui enlève tout cachet personnel aux réunions : salons étrangers, serviteurs d'une nuit, pas d'autre souci que d'ouvrir sa bourse et d'en tirer une somme rondelette, cela peut être commode, mais ne vaut pas l'hospitalité d'antan, au foyer familial. Nulle part on ne retrouve cette hospitalité autant qu'aux fêtes de la duchesse d'Uzès au château de Bonnelles ; cette année, c'est dans une pantomime de Fréd. Fèvre, musique de Guiraud, qu'on a pu applaudir quatre duchesses chargées des principaux rôles féminins : la duchesse de Luynes, la duchesse d'Uzès, la duchesse de Noailles, et la duchesse de Brissac.

*Le Cœur de la Marquise*, tel est le titre de la charmante fantaisie dont la primeur a été offerte aux habitants de Bonnelles, conviés à la répétition générale par la duchesse douairière d'Uzès. *Le Cœur de la Marquise* a cessé de battre, et si, avant minuit, il n'a repris son tic-tac, la belle jeune femme passera de vie à trépas, c'est un grand docteur, un peu charlatan, qui l'a dit et chacun sait que les grands docteurs sont infaillibles sur-tout lorsqu'ils sont un peu charlatans. Grand émoi dans l'entourage de la marquise ; une tireuse de cartes, consultée, édicte le même oracle. Que faire ? le temps marche, l'aiguille avance vers l'heure fatale. On appelle d'abord un chanteur des rues, aucune émotion ; il se transforme en cambrioleur, la marquise reste insensible à l'effroi comme à la musique ; un élégant vicomte ne la trouble pas davantage, et l'heure inexorable est proche, soudain un hallebardier a une idée géniale, il arrête au passage une pauvre femme couverte de neige, tenant un enfant dans ses bras ; la pauvre femme se jette à genoux, aux pieds de la marquise et implor sa pitié ; celle-ci s'émeut ; un à un elle détache ses bijoux et les donne à l'infortunée, puis elle porte la main à son cœur qui a enfin battu, elle est guérie et le jeune vicomte devient son heureux époux, comme vous pouvez le supposer. Un grand dîner avait précédé la fête, un gai cotillon et un souper de cent vingt couverts la terminèrent, et c'est ainsi que les fêtes parisiennes sont données à Bonnelles !

EDMÉE







## DEVINETTES

### Charade

Mon premier fait partie de l'habillement masculin.  
Mon deux, célèbre physiologiste contemporain,  
Servit la France et mourut au Tonkin.  
Mon tout fut un grand ministre, mais ce n'est pas Mazarin.

(Brin de varech.)

### Proverbe

Ajouter une lettre aux vingt-quatre mots que voici, de manière à former vingt-quatre mots géographiques qui, par leur initiale, donneront un proverbe de sept mots :

Cran, Elu, Mal, Ay, Rue, Anse, Ours, Pris, Semi, Cour, Tanin, Fleuron, Revue, Rat, Lapin, Cause, Reine, Anse, Noé, Normande, Paris, Grêles, Noue, Grès.

(Marguerite Grosjean.)

### Mots en carré

Fleur printanière. — A Epinal on en trouve. — Pour retenir le corset. — Une sorte d'employé. — Participe passé.

(J. Dejonghe.)

### Fantaisie-Anagramme

Avec les mots suivants, former une légende que l'on tient souvent dans sa main :

Egée, Diacre, Flot, An, Pur.

(Une Timbrophile.)

### Mots en lampe

Verticalement : Visiteurs venus d'un pays ami.

Horizontalement : Le commencement d'une polka. — Portion de circonférence. — Dans tout poisson — Officier supérieur. — Consonne. — Pour respirer. — Maladie de peau. — Deux en joujou. — Le bout d'une canne. — Sans inégalité. — Récipient. — Ile du Japon. — A la basse-cour

(Poudre d'or.)

## EXPLICATION DES DEVINETTES DE JANVIER

### Charade :

Cour seules.

### Mots en croix :

1<sup>o</sup> Jacinthe, Yucca. — 2<sup>o</sup> Crétois, Grèce.

### Mots en hélice :

AVANT  
VOIE  
AIN  
NE  
T  
G  
LA  
BAR  
LAID  
GARDE

### Énigme :

La vapeur d'eau.

### Mots en escalier :

IMAN  
MERE  
ARAL  
NELATON  
TARE  
ORIN  
NENUFAR  
FACE  
ACTE  
REEL

### Mots en flacon :

ARDUE  
LEA  
EVE  
LIN  
RENEE  
CAMELIA  
MONTANT  
MARTEAU  
FLEUR  
EST

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C<sup>ie</sup> 41, rue de la Victoire.